

«Stockholm 73», naissance d'un syndrome

Paru en 1974, le reportage de Daniel Lang relate le fameux braquage de banque en Suède, qui vit les otages se prendre de sympathie pour leurs ravisseurs.

Ce matin-là, il est arrivé avec des lunettes de pacotille, une épaisse perruque châtain, les joues fardées de rouge et les sourcils teints de noir de jais. Avant de s'exprimer en anglais pour brouiller les pistes. Le récit commence et on pressent des surprises et de l'insolite. Il y en aura. Nous sommes le 23 août 1973, dans la principale succursale d'une des premières banques de Suède, la Sveriges Kreditbank, à Stockholm. L'homme qui s'avance devant les guichets, mitraille sous le blouson, est Jan-Erik Olsson, un bandit perceur de coffre-fort de 32 ans. Il est dans son élément. Et habile. Il obtient des policiers qu'un de ses compères incarcérés, Clark Olofsson – *«criminel de 26 ans barbu et séduisant»* –, soit exfiltré de sa cellule pour le rejoindre. Le braquage peut commencer. Pas de kidnappeur sans otages. Elles sont trois au départ – Birgitta Lund-

blad, Kristin Ehnmark et Elisabeth Oldgren –, puis bientôt quatre : le jeune Sven Säfström est retrouvé terré dans une réserve de carnets de chèques. Des ravisseurs, des victimes, tous jeunes, un huis-clos de six jours à Stockholm. Et un drôle de moment en Suède. L'été est finissant. Les élections du 16 septembre approchent alors que le roi Gustaf VI Adolf se meurt et avec lui une certaine idée de la *«permanence, la tradition et les normes»*, rapporte Daniel Lang, le journaliste du *New Yorker* qui a raconté cette histoire en 1974. Comme à son habitude – Lang avait signé le remarquable *Incident sur la colline 192* (lire Libération du 4 janvier 2018), terrible crime commis par des GI au Vietnam –, le reporter américain est dans l'écoute, les faits, le détail. Sans effets, sans pose et sans glose. C'est à l'os et juste, au contact de tous ceux qui ont vécu le *«drame de la banque»*. Lang raconte très bien comment l'affaire a captivé le pays. Car ce fait divers est inédit. S'il y a d'évidentes tensions, des menaces de mort et d'explosion, des risques permanents de défouraillements et de dérapages, le récit de Daniel Lang rapporte aussi d'étonnants moments où la violence semble contenue, sinon entre parenthèse, où le réel est presque en suspens. Les pas de danse d'Olsson, les



Clark Olofsson (à dr.), le 27 août 1973, au quatrième jour de la prise d'otages à la Sveriges Kreditbank. AP

trois poires qu'il partage quand il n'y a plus rien à manger, des caresses intimes, des soins hygiéniques, etc. Dans ce mélange de brutalité et de tendresse, une curieuse relation s'instaure dans la chambre forte où se réfugie l'escouade. *«Il faut s'attendre à ce qu'à un moment donné, un lien d'amitié naisse entre les victimes et leurs ravisseurs»*, dira le psychiatre Nils Bejerot qui suivra de près ce «drame» avant de populariser le «syndrome de Stockholm». Un commissaire, dépêché sur les lieux pour attester la bonne santé des otages, s'étonne qu'ils soient *«détendus»*, *«amicaux avec Clark»*. Une partie des échanges curieusement enregistrés alors révèle *«l'étrange docilité»* des captifs. Mieux, lors d'un entretien téléphonique vif avec le Premier ministre de l'époque, Olof Palme, Kristin Ehnmark fait part de sa *«confiance en Clark et Olsson»*, de leur *«gentillesse»*, demandant à quitter les lieux avec le duo de ravisseurs sans être inquiétés par la police... Entre soumission et adhésion, Daniel Lang navigue en équilibriste jusqu'au sourire d'Olsson. Belle chute finale.

ARNAUD VAULERIN

DANIEL LANG STOCKHOLM 73
Traduit de l'anglais par Julien Besse.
Allia, 112 pp. 7,5 €.